

# La Guerre des fils de lumière contre les fils des ténèbres

*d'après* La Guerre des Juifs de Flavius Josèphe  
*adaptation & mise en scène* Amos Gitai

6 - 10 janvier 2010

Théâtre de l'Odéon - 6<sup>e</sup>



**Location** 01 44 85 40 40 / [theatre-odeon.eu](http://theatre-odeon.eu)

**Tarifs** 32€ - 24€ - 14€ - 10€ (séries 1, 2, 3, 4)

**Horaires** du mardi au samedi à 20h, dimanche à 15h  
(relâche le lundi)

**Odéon-Théâtre de l'Europe**

**Théâtre d'Odéon**

Place de l'Odéon Paris 6<sup>e</sup>

Métro Odéon - RER B Luxembourg

**Service de presse**

Lydie Debièvre, Camille Hurault

01 44 85 40 73

[presse@theatre-odeon.fr](mailto:presse@theatre-odeon.fr)

Dossier (incluant des photographies) également disponible sur [www.theatre-odeon.eu](http://www.theatre-odeon.eu)

# La Guerre des fils de lumière contre les fils des ténèbres

*d'après* La Guerre des Juifs de Flavius Josèphe  
*adaptation & mise en scène* Amos Gitai

6 - 10 janvier 2010  
Théâtre de l'Odéon - 6<sup>e</sup>

---

*conseil artistique*

Chloé Obolensky

*conseil littéraire*

Marie-José Sanselme

*textes bibliques et hébraïques*

Rivka Markoviski-Gitai

*lumière*

Jean Kalman *en collaboration avec* Pascal Mérat

*costumes*

Moira Douguet

*direction musicale*

Shahar Even Tzur

*chef monteuse*

Isabelle Ingold

*assistant à la mise en scène*

Roy Genty

*avec*

<b>Jeanne Moreau</b>	<i>Josèphe</i>
<b>Jérôme Koenig</b>	<i>Vespasien</i>
<b>Mireille Perrier</b>	<i>Miriam</i>
<b>Shredy Jabarin</b>	<i>Shimon</i>
<b>Amos Gitai</b>	<i>Eléazar</i>

*et les musiciens*

Shahar Even Tzur	<i>percussions</i>
Menachem Lang	<i>chant yiddish</i>
Tamar Capsouto	<i>chant</i>
Alexei Kotchetkov	<i>violon</i>
Yahel Doron	<i>guitare</i>

*production déléguée* Festival d'Avignon - *coproduction* Festival Grec de Barcelone, Festival d'Athènes et Epidaure, Festival International de Théâtre d'Istanbul, Festival d'Avignon dans le cadre de Kadmos (Réseau européen de festivals méditerranéens), Odéon-Théâtre de l'Europe *avec le soutien de* l'Adami

Spectacle créé en juillet 2009 à la carrière de Boulbon pour le Festival d'Avignon

## Extrait

ELEAZAR –

Nous avons décidé depuis longtemps, moi Eléazar et vous, mes braves soldats, de n'être esclaves ni des Romains ni de personne d'autre que Dieu : car lui seul est le maître véritable et juste des hommes. Voici maintenant venue la situation qui nous commande de prouver par des actes notre sincérité : ne nous déshonorons pas en acceptant aujourd'hui, avec la servitude, les châtiments qui nous attendent si nous tombons vivants entre les mains des Romains – car nous avons été les premiers de tous à nous révolter, et nous sommes les derniers à leur faire la guerre. J'estime que c'est de Dieu que nous vient cette grâce de pouvoir mourir dans l'honneur et dans la liberté. Pour nous, nous sommes sûrs d'être pris à l'aube mais nous pouvons choisir, avant, de mourir noblement avec ceux que nous aimons le plus. Peut-être, dès le début, aurait-il fallu chercher à pénétrer la pensée de Dieu et nous rendre compte le peuple juif, qu'il avait aimé autrefois, avait été condamné par lui. Car s'il était resté bienveillant, ou du moins modérément hostile, il n'aurait pas vu avec indifférence la perte d'un si grand nombre d'êtres humains, ni abandonné sa cité la plus sainte aux ennemis, pour qu'ils l'incendient et la détruisent de fond en comble. Espérons-nous donc que nous seuls, de tout le peuple juif, pourrions survivre et préserver notre liberté ? Voyez plutôt comme il dénonce la vanité de notre attente en nous envoyant une terrible épreuve, plus forte que nos espérances : car même la nature imprenable de cette forteresse n'a servi à rien pour nous sauver. [...] Mourons sans avoir été esclaves de l'ennemi et, en hommes libres, quittons ensemble cette vie avec nos enfants et nos femmes ! Voilà ce que nos lois nous ordonnent, voilà ce dont nos femmes et nos enfants nous supplient. Voilà la nécessité qui nous vient de Dieu, et le contraire, c'est ce que les Romains désirent : leur crainte, c'est qu'un seul de nous meure avant la prise de la citadelle. Hâtons-nous donc de leur laisser, au lieu de la jouissance qu'ils espèrent de notre capture, la stupeur devant notre mort et l'admiration devant notre intrépidité !

FLAVIUS JOSEPHE –

Il voulait continuer, mais tous l'interrompirent : ils brûlaient de passer aux actes. Comme possédés, il s'en allèrent avec l'ardent désir de se devancer l'un l'autre, chacun estimant qu'il donnerait la preuve de son courage et de son intelligence en n'étant pas vu parmi les derniers, si violente était la passion qui les avait saisis d'égorger leurs femmes, leurs jeunes enfants et eux-mêmes.

Extrait de *La Guerre des fils de lumière contre les fils de ténèbres*

## La Guerre des fils de lumière contre les fils des ténèbres

Qu'il réalise des fictions ou des documentaires, Amos Gitaï interroge, laisse parler : comme l'a noté Serge Toubiana, sa position est celle du guetteur ou du veilleur, scrutant le terrain où les forces en présence se déploient dans toute leur irréductible singularité. Gitaï a trop de respect pour le réel pour imposer un point de vue. Sa rigueur face aux pièges des images, sa liberté d'approche, lui ont valu en Israël des difficultés innombrables ; elles le poussèrent à finalement choisir de se soustraire aux pressions militaires et gouvernementales par un exil qui dura une bonne dizaine d'années, entre 1982 et 1993.

C'est précisément vers la fin de cet exil qu'il créa en Italie, d'abord à Gibellina en 1992 puis à la 55ème Biennale d'Arts Plastiques de Venise, au mois de juin 1993, *La Guerre des fils de lumière contre les fils des ténèbres*. Cette performance théâtrale, qui tient de l'oratorio parlé et chanté, emprunte l'essentiel de sa matière à *La Guerre des Juifs*, où l'historien Flavius Josèphe retrace la destruction de la souveraineté juive par l'Empire romain au premier siècle de notre ère. Amos Gitaï apprécie depuis toujours la complexité de cette oeuvre. Car Flavius Josèphe, comme son nom l'indique, a un pied dans les deux camps. Fils d'une grande famille sacerdotale, il prend une part active à la première guerre judéo-romaine en qualité de commandant en chef des forces juives en Galilée. Capturé, il garde la vie sauve à condition de se mettre au service de la grandeur romaine - une grandeur qui n'excluait nullement, au contraire, la glorification des peuples soumis.

Sur les traces de Josèphe, Gitaï est allé filmer, au sud de Jérusalem, le site de Massada, où se dressent encore les ruines de la forteresse défendue par les ultimes patriotes juifs (selon l'historien, après une résistance de près de trois ans, ils préférèrent se suicider pour échapper à la servitude). Dans ce dialogue des siècles qu'orchestre Gitaï, les voix se répercutent, se font rumeur, chant, musique, passant d'une langue à l'autre, incarnant l'un ou l'autre pouvoir, brouillant parfois les frontières : dans ce bruissement où français, hébreu, yiddish, arabe, anglais se répondent, comment situer encore les identités ? Sept narrateurs incarnant des exilés de différents pays se partagent la charge du récit. Quatre d'entre eux relaient la parole des interprètes principaux. Parmi ceux-ci, Jérôme Koenig (qui reprend le rôle qu'il a créé à Gibellina) et Yussuf Abu Warda. Jeanne Moreau les a rejoints à l'occasion de cette recréation, d'abord au Festival d'Avignon 2009 à la Carrière Boulbon, puis dans la Grande salle de l'Odéon.

## Préface à *La Guerre des Juifs*

La guerre menée par les Juifs contre les Romains est la plus considérable non seulement de celles de notre temps mais peut-être aussi de celles dont le récit nous est parvenu et qui ont éclaté soit entre cités, soit entre nations. Parmi les historiens de cette guerre, les uns n'ont pas pris part aux opérations : ils ont glané au petit bonheur des on-dit contradictoires et rédigé avec des effets de style des sophistes. D'autres ont pris part à la guerre mais, par courtoisie à l'égard des Romains ou par haine des Juifs, ils déforment les faits : leurs écrits répandent ici le blâme, là des éloges, mais nulle part on n'y trouve la rigueur historique.

C'est pourquoi moi, Josèphe, fils de Matthias, Hébreu de race, natif de Jérusalem, prêtre, ayant moi-même fait la guerre contre les Romains dans un premier temps et, par la suite, ayant été obligé de suivre les opérations, j'ai décidé d'exposer les événements aux sujets de l'empire romain en traduisant en grec l'oeuvre que j'avais d'abord composée dans ma langue maternelle et envoyée aux peuples étrangers de l'intérieur de l'Asie.

C'est que, au moment où se produisit cet ébranlement considérable, la situation chez les Romains était mauvaise, et, chez les Juifs, le parti révolutionnaire, florissant en hommes et en ressources, profitant des troubles du moment, déclencha un soulèvement; en sorte que l'Orient, par suite du désordre général, devint pour les uns un espoir de conquête, pour les autres une perspective anxieuse de perte : les Juifs en effet espéraient que leurs frères de race au-delà de l'Euphrate se joindraient à leur soulèvement, tandis que les Romains avaient de grosses difficultés avec les Gaulois leurs voisins et que le monde celte s'agitait.

Mon but n'est certes pas de magnifier les actes de mes compatriotes en rivalisant avec ceux qui exaltent les prouesses des Romains : je rapporterai avec exactitude ce qui s'est passé dans les deux camps, mais, dans mes réflexions sur les événements, je laisserai paraître mes sentiments et je laisserai ma douleur personnelle s'exprimer sur les malheurs de ma patrie. Car ce sont des dissensions intestines qui l'ont détruite, cette patrie, et ce sont les tyrans juifs qui ont attiré sur le Saint Temple les coups et les torches des Romains qui voulaient l'épargner, comme en témoigne l'empereur Titus qui a mis la ville à sac...

Et comme ce n'est la faute d'aucun étranger, je n'ai pu retenir mes lamentations. Si quelqu'un leur refuse toute indulgence, qu'il porte les faits au compte de l'histoire et les larmes au compte de l'historien.

Flavius Josèphe : *La Guerre des Juifs*, I, 1-12 (traduit du grec par Pierre Savinel, Editions de Minuit, 1977)

## "Assumer la fragmentation" : neuf questions à Amos Gitai

*D'où vient chez vous l'envie de ce spectacle ?*

Cela fait longtemps que je lis et relis *La Guerre des Juifs* de Josèphe. C'est un texte qui m'accompagne. J'en avais déjà proposé une adaptation il y a plus de quinze ans à Gibellina puis à la Biennale de Venise, jouée dans l'ancien Ghetto juif. Aujourd'hui j'y reviens, car ce texte ne m'a pas quitté tout en prenant de jour en jour une actualité plus brûlante. Josèphe, le narrateur, qui est entre deux mondes, deux cultures, raconte la guerre menée par Rome en Palestine contre les juifs dans la position ambiguë et inconfortable d'un scribe au service de son "rédacteur en chef" romain (il risque la mort, et il le sait) tout en étant un juif lui-même, ancien chef militaire. Car Josèphe appartient aux deux camps. Par sa naissance, son éducation, ses combats, il est de grande famille juive, ayant mené la guerre contre Rome en Galilée ; par nécessité, il devient Romain : fait prisonnier, laissé en vie à condition de raconter les triomphes romains, portant un nom latin, il entre de plain-pied dans la culture impériale. Les Romains savaient que pour se couvrir de gloire ils devaient glorifier le peuple qu'ils avaient conquis. Mais *La Guerre des Juifs* est encore mieux que cela : le texte a une réelle beauté littéraire par sa précision, sa sobriété. Il sort de la mythologie pour entrer dans la modernité littéraire, au sens de l'essai ou du grand reportage. Josèphe est à la fois un historien, un homme engagé et un grand journaliste. Les détails sur les manières de vivre, sur la façon de faire la guerre, notamment sur les fortifications construites par Hérode, sont très importants, de même que reste vivant son sens de la narration du conflit. De plus, Josèphe pose des questions à ses compatriotes aussi bien qu'aux Romains, son texte est un essai de grande portée sur le nationalisme radical ou le fondamentalisme, mais également sur la conduite des empires en terre étrangère.

*Vous soulignez la portée actuelle du texte ?*

Au Proche-Orient, au Moyen-Orient, l'histoire est cyclique, et ce texte revient dans notre actualité en posant des questions très actuelles, aussi bien en Israël qu'aux Etats-Unis et au désir d'empire de l'Amérique. Comment un empire intervient-il dans un petit pays menacé d'éclatement et se trouve-t-il confronté à une guerre de résistance nationale qui est en même temps une guerre civile religieuse ? Voilà ce que je lis, très concrètement, dans *La Guerre des Juifs*, et cela m'aide à penser l'aujourd'hui, c'est certain. Devant ce texte, je retrouve le sentiment éprouvé face aux films de Roberto Rossellini, quand je les ai vus jeune homme : il était peintre et chroniqueur, avec une intelligence supérieure de l'Histoire en train de s'écrire. Je me dis : "heureusement, on a eu la chance d'avoir Josèphe, d'avoir Rossellini..." C'est donc un texte qui fait partie de mes fantômes, qui nage depuis longtemps dans mon magma de mémoire, qui a pu s'éloigner parfois mais qui, actuellement, revient vers moi.

*Comment aviez-vous travaillé à Venise sur La Guerre des Juifs, voici quinze ans, puis l'an dernier en Avignon ?*

J'avais proposé le rôle du narrateur au cinéaste Samuel Fuller, qui connaissait ce texte et avait immédiatement

accepté en me répondant : "C'est génial !" La musique était très minimaliste et j'avais travaillé avec Stockhausen père et fils. Cette fois-ci, l'une de mes premières idées a également été musicale, mais d'un genre très différent. A Boulbon, dans ce lieu minéral, j'ai pensé reprendre un thème de *House*, mon film de 1979, qui débute avec des tailleurs de pierre palestiniens de Hébron. A l'époque, il avait été censuré par la télévision israélienne. C'était un moment du conflit où chacun était convaincu que l'autre allait disparaître. Cela a évolué : aujourd'hui, des deux côtés on a pris conscience que l'autre existe, va continuer à exister, et qu'on ne peut pas le nier. Il faut faire avec lui et s'attacher à résoudre ce problème. J'ai donc voulu retrouver cette ambiance sonore dans la carrière de Boulbon, retrouver le son des origines. D'où la base musicale du spectacle, six tailleurs de pierre, au travail ensemble, sur des pierres différentes.

*Les textes dits et les langues parlées dans votre spectacle sont très divers, pourquoi?*

Le récit de *La Guerre des juifs*, c'est un oratorio, magistral, précis, laconique, dit en français par Jeanne Moreau. Un deuxième niveau de texte et de langue correspond au registre de l'empire romain, et c'est un acteur américain prend en charge le rôle de Titus. Enfin, il y a les rebelles, qui sont à la fois juifs, parlant hébreu, et palestiniens, parlant arabe. La révolte contre l'empire est un acte qui se partage. J'aime bien préparer longtemps les ingrédients et faire la synthèse au moment où les éléments sont réunis sur le plateau : les comédiens, avec leurs langues variées, les tailleurs de pierre, les musiciens, et le récit. Le texte établit un dialogue entre des blocs de présentation, entre des éléments qui ont leur logique propre. Ce n'est pas un dialogue au sens habituel. Ce que je propose ici, c'est une façon de lire une géométrie complexe de textes qui sont portés simultanément par plusieurs narrateurs.

*Vous pensez que ce terme de géométrie s'applique aux relations humaines ?*

Oui, parce que la géométrie permet de montrer des relations entre des séries de points, des dimensions différentes, et des mises en perspective. Je l'oppose à la nostalgie, qui est une façon d'empaqueter dans un récit cohérent, comme dans une boutique de souvenirs, des fragments qui sont en réalité dispersés dans la vraie vie. La modernité, au contraire, assume l'idée de la fragmentation, à la fois comme façon de vivre et comme mode artistique. La géométrie est une façon de relier des fragments qui ont chacun leur cohérence, sans les déguiser sous une unité fictive. D'autant plus que dans ce spectacle, je prends des textes considérés comme archaïques, traditionnels, et j'en propose une réinterprétation dans des termes modernes. Il s'agit de ne pas ranger ces textes dans la catégorie du conservatisme, mais de proposer des sens nouveaux pour ne pas se résoudre à des significations purement sentimentales. Ainsi, je peux travailler à partir des qualités récitatives du texte et les narrateurs de cette épopée utilisent plusieurs langues : le français, l'anglais, l'hébreu, le yiddish, l'arabe...

*Est-ce une façon de reproduire la position de Flavius Josèphe qui a lui-même traduit son texte en grec ?*

Dans son avant-propos, Flavius Josèphe précise qu'il a d'abord écrit son texte en hébreu, puis qu'il l'a traduit en grec, pour pouvoir le faire partager au plus grand nombre. Mais on n'a jamais retrouvé le texte d'origine. Donc nous avons affaire à un texte traduit, à une deuxième version. Les gens croient beaucoup à la traduction. Je suis sceptique parce qu'il me semble qu'on perd les qualités sonores d'un texte. Par exemple, la traduction anglaise de la Bible, la fameuse version *King James*, privilégie toujours un vocabulaire abstrait pour traduire l'hébreu ancien, alors que l'hébreu lui-même est beaucoup plus ambigu. Prenez le mot qui désigne les cieux (*heaven*) et le ciel (*sky*) : en hébreu il se dit *shamaim*, qui a les deux sens, le sens abstrait et le sens concret. Mais dans la *King James* c'est toujours le mot *heaven* qui est choisi, le sens métaphysique, et jamais le mot *sky*, le sens concret. Du coup, impossible de saisir la beauté du texte en hébreu, qui décrit l'action de Dieu dans la Genèse comme celle d'un peintre devant une toile vierge : il divise d'un trait de pinceau entre *shamaim*, ce qui signifie « l'eau là-bas », et *maim*, l'eau, et il crée ainsi le ciel et la terre.

*Massada est un haut lieu juif, très important en Israël. Quel est votre rapport à ce lieu et à sa mythologie?*

Ma famille a toujours été liée à cet espace. J'ai des lettres de ma mère, née en 1909 en Palestine, qui visite à pied cette zone désertique et la forteresse de Massada, et le premier archéologue, Sukenik, qui a découvert les manuscrits de la Mer morte, était le cousin de ma mère. Son fils, Yigal Yadin, quant à lui, fut l'un des grands archéologues de Massada, ainsi que le deuxième chef d'état-major de Tsahal. Cette histoire est pour moi une histoire familiale, j'ai été bercé dedans. Il existait une fascination, chez cette génération de pionniers juifs venus vivre en Palestine dès le début du XXe siècle, pour cet espace, qui était lié idéologiquement à la résistance juive, radicale et jusqu'au-boutiste. Moshe Dayan était lui aussi un amateur d'archéologie. Massada est un des fondements de l'identité ici, qui passe par ces fouilles et ces découvertes archéologiques. Ensuite, l'Etat d'Israël confisque ce courant et Massada devient une sorte de panthéon d'Etat. Mais cela c'est autre chose, une religion officielle.

*Portez-vous un regard critique sur ce lieu autant que sur le texte de Josèphe?*

Mon idée est qu'on est tous coincés sur cette scène. C'est à la fois un espace de construction et un tombeau. On peut construire quelque chose ensemble ou s'y entretuer. Comme architecte et fils d'architecte, je choisis la construction. Mais la question reste ouverte, qui n'est pas dissociable de ce qu'on va construire ensemble. On le fait à deux. Il existe des deux côtés une fascination pour le tombeau, la mort, le sacrifice, la religion radicale et fondamentaliste, ceci est valable pour les deux groupes coincés en ce même lieu. Personnellement, je suis contre l'idéologie de la mort, c'est ce que je voudrais également montrer dans mon dernier film, *Carmel*, une sorte de journal intime

filmé qui porte pour titre le nom de la montagne où je suis né à Haïfa. En 2006, j'ai été voir mon fils de vingt ans, dans l'armée israélienne en guerre au Liban, pour tenter de le protéger des désirs guerriers. Mais cette question est valable des deux côtés.

*Comment travaillez-vous un texte de ce genre dans l'actualité des conflits au Proche-Orient?*

L'actualité est forcément imbriquée dans un spectacle comme celui que je prépare, je n'y peux rien. Alors, autant l'assumer puisque le texte de Josèphe possède des résonances très fortes, parfois incroyables, avec l'actualité du conflit. Il parle par exemple de la sophistication technologique de l'armée romaine, et l'on ne peut pas ne pas faire le lien avec l'armée américaine ou Tsahal, face à une résistance plus fruste et primaire mais non moins motivée et efficace. De même, quand il évoque le niveau des dirigeants politiques, d'un côté ou de l'autre, qu'il estime très négligents, très inconséquents vis-à-vis des divisions internes. Il prévient à plusieurs reprises : "tout va exploser si ça continue!" Il est toujours intéressant de voir comment un spectacle prend son rythme par rapport à l'actualité. Il faut juste prendre garde à ne pas être trop didactique, trop appuyé. Les spectateurs font les liens eux-mêmes, ils n'ont pas besoin qu'on surligne les choses.

D'après des propos recueillis par Elisabeth Lebovici (1993) et Antoine De Baecque (2009)

## Repères biographiques

### Flavius Josèphe

Né à Jérusalem, prêtre et descendant des rois, Joseph fils de Matthias reçut l'éducation d'un rabbin. En 64, sous Néron, il est envoyé à Rome pour négocier la libération de prêtres emprisonnés. Quand la guerre éclate en 66, il est commandant en chef des troupes juives dans le district de Galilée et prend une part active à la lutte contre les Romains. Les troupes romaines sont conduites par le général Flavius Vespasien et son fils Titus, qui deviendront tous deux empereurs. Vaincu et fait prisonnier, Josèphe passe aux Romains. Il assiste au siège et à la chute de Jérusalem (en 70), et nous lui devons le seul récit complet de la guerre jusqu'à la chute de Massada (73), que l'on ne connaît que par lui. En 71, ce juif pieux s'établit à Rome sous le nom de Titus Flavius Josephus et rédige de nombreux écrits historiques.

Oeuvres de Flavius Josèphe :

- *La Guerre des Juifs* (75-79) : récit en sept livres du dernier soulèvement de la Judée (66) et de la prise de Jérusalem par Titus (en 70). Originellement écrit en araméen, puis traduit en grec par Josèphe.
- *Autobiographie* : un complément de *La Guerre des Juifs*, où Josèphe justifie son choix d'avoir suivi les Romains.
- *Les Antiquités judaïques* (93) : récit en vingt livres retraçant l'histoire du peuple juif.
- *Contre Apion* (95 ?) : défense des traditions juives contre les judéophobes grecs et romains.

Les traductions des oeuvres de Flavius Josèphe sont publiées aux Editions de Minuit (*La Guerre des Juifs* 1977, traduction Pierre Savinel, texte précédé de « Du bon usage de la trahison » par Pierre Vidal-Naquet), aux Editions du Cerf (*Les Antiquités juives* - 1992-2005 en quatre volumes) et aux Belles Lettres (*Contre Apion* - 2003, traduction de L. Blum, annotée par Th. Reinach).

A lire aussi :

Martin Goodman, *Rome et Jérusalem, le choc de deux civilisations* – 2009, Editions Perrin (collection pour l'Histoire), traduit par Michel Bessières, Agnes Botz, Sylvie Kleiman-Lafon.

## Amos Gitai

Fils d'architecte, lui-même étudiant en architecture, Amos Gitai est devenu l'un des grands cinéastes contemporains de l'espace. Qu'est-ce qu'un territoire ? Où s'arrête-t-il ? L'image, l'imaginaire et l'histoire en font-ils partie ? Pourquoi les exilés en forment-ils un prolongement, presque un emblème ?

Depuis trente-cinq ans, ces questions sont les siennes, celle d'une conscience libre, critique, artistique d'Israël. Primée à de multiples reprises, son oeuvre cinématographique tient pour parts égales le documentaire et la fiction, au point que l'un et l'autre s'imbriquent. Films références, *House*, *Une maison à Jérusalem* et la trilogie *Wadi* explorent un espace et ses contradictions, mais n'en sont pas moins des histoires. À l'opposé, si *Kippour* est un magistral récit intime, chacun peut y ressentir la guerre comme une réalité.

Amos Gitai quitte parfois l'écran pour tenter d'autres aventures. Cinéaste, il aime arpenter les expositions et investit régulièrement des lieux avec ses images, ses vidéos et ses sons. Écrivain, il habite de sa singulière personnalité ses livres d'entretiens, de scénarios, de récits ou de correspondances. Avec *La Guerre des fils de lumière contre les fils des ténèbres*, titre emprunté à l'un des manuscrits de la Mer Morte, Amos Gitai aborde la scène, entre théâtre et oratorio, paroles et chants, décor d'images mouvantes et forteresse naturelle creusée dans la roche. Il a déjà monté cette adaptation de *La Guerre des Juifs*, intitulée alors *Métamorphose d'une mélodie*, il y a plus de quinze ans à Gibellina en Sicile, puis à la biennale de Venise. S'il y revient, c'est que selon lui, il y a urgence : jamais les mots de Flavius Josèphe n'ont aussi fortement résonné au Moyen-Orient. Et la place qu'occupe Amos Gitai est celle d'un artiste engagé dans son temps : l'histoire, l'espace, la guerre, l'empire, Israël, la Palestine prennent, grâce à lui, forme d'échos.

Filmographie (sélection): *Bayit* (La Maison) (1980) ; *Esther* (1985) ; *Berlin Jérusalem* (1989) ; *Golem, l'esprit de l'exil* (1989) ; *Devarim* (1995) ; (1996) ; *Une maison à Jérusalem* (1998) ; *Yom Yom* (1998) ; *Kadosh* (1999) ; *Kippour* (2000), *Eden* (2001) ; *Kedma* (2002) ; *Alila* (2003) ; *Terre promise* (2004) ; *Free Zone* (2005) ; *News from Home / News from House* (2006), *Désengagement* (2007) *Plus tard* (2008).

En 2003, les éditions Gallimard ont publié son livre *Mont Carmel* dans la collection Haute Enfance ; et 2009, *Amos Gitai Genèses* de Jean-Michel Frodon, Amos Gitai et Marie-José Sanselme.